

Patrick Denys

Épidaure

Orizons
2012

Dans la même collection

- Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*,
2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Éric Colombo, *La métamorphose de Ailes*, 2011
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*,
2011
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011
Jean Gillibert, *Exils*, 2011
Jean Gillibert, *Nunuche, suivi de Les Pompes néantes*,
2011
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011

Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition
intégrale. (4 volumes parus sur 6) ; *L'Éternité pliée*,
tome I ; *La Rivière entre les doigts*, tome II ; *Graine
de lumière*, tome III ; *Dialectique de l'instant*, tome
IV, 2011
François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011
Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010
Lucette Mouline, *Filages*, 2011
Anne Mounic, *(X)de nom et prénom inconnu*, 2011
Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011
Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011
Gianfranco Stroppini, *Le serpent de mord la queue*, 2011
Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : Profils d'un classique,
Cardinales, Domaine littéraire se corrént au substrat
littéraire. Les autres, Philosophie – La main d'Athéna,
Homosexualités et même Témoins, ne peuvent pas y
être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de
cet ouvrage).



Châteaux de sable

LE MESSAGER : Remplissez de trésors un palais, menez un train royal : là où manque le plaisir de vivre, tout le reste, en comparaison, ne vaut pas l'ombre d'une fumée.

CRÉON : Égarements de ma sagesse, ô mortelle obstination ! Voyez le même sang produire les meurtriers et leurs victimes ! Ô mon fils, en ta fleur nouvelle fauché par un destin nouveau. Hélas ! Hélas ! Tu t'es délié de la vie et c'est ma faute. Ah, fou que j'étais, c'est ma faute.

LE CORYPHÉE : Hélas, il est bien tard pour voir clair, je le crains.

Sophocle — *Antigone*

Si tôt descendue du car, elle a pris le raccourci de la ville basse. En arrivant à la villa, elle a hésité un moment devant la clôture en bois blanc ; tout est silencieux et les volets fermés. Peut-être a-t-elle eu tort de s'inquiéter, mais la lettre de Julien était tellement confuse. Pauvre Julien ! Tout est devenu si compliqué pour lui ; de là à s'enfermer dans une maison glaciale, en plein hiver... Peut-être est-il préférable de ne pas brusquer les choses ; elle

attendra la fin de l'après-midi pour lui faire la surprise de son passage et l'inviter à dîner au Kayoc.

Elle a remonté la rue du cinéma et se retrouve seule sur l'avenue qui mène à l'océan. En cette saison, les boutiques sont fermées, à se croire dans un décor de western abandonné aux vents du désert. Les rafales de noroît font claquer les drisses du mât dressé au pied du poste de secours. C'est là qu'elle avait rencontré ses cousins pour la première fois. Ce matin là, en arrivant à Bordeaux, elle avait eu comme un pressentiment. Partie d'une gare pas comme les autres, à la périphérie de la ville, peut-être disait-on alors une gare secondaire ou une annexe, en tous cas, elle l'avait bien senti, ce départ n'était pas ordinaire. Un parcours initiatique dans la pinède, la voie étroite et le ballast ensablé entre les dunes couvertes d'aiguilles de pin. Deux yeux énormes s'écarquillaient sur le front de la micheline, elle devait être rouge brique, avec des bandeaux ivoire. Sa tante l'attendait à l'arrivée, vêtue de gris, comme tous les autres jours, d'ailleurs. Elle croit se souvenir qu'elle ne l'avait pas embrassée ; pas dans les habitudes. Mais c'était le grand bleu et elle était éblouie par sa découverte de l'océan. Sans doute s'étaient-elles attardées un instant en haut du grand escalier en rondins qui donnait accès à la plage. Des odeurs de chaud et de poix, de sucre aussi, un méli mélo de friture et de gaufres, avec des effluves d'ambre solaire ;

le tumulte de la mer, le vrombissement soudain et continu des vagues, à perte d'horizon, avec les sautes de vent qui faisaient claquer ce drôle de drapeau rouge au sommet d'un grand mât. Elles ont descendu l'escalier, « notre parasol est là-bas, a dit la tante, près du mirador ». Les premières vagues, le bonheur de sentir le sable chaud sous les pieds nus ... Deux enfants ont couru à leur rencontre, l'un d'eux tenait une pelle et un seau. « C'est ça, mes cousins ? » Elle a dû dire quelque chose comme ça. Alors, il y a eu la gifle. Imprévisible et brûlante. « C'est comme ça que ta mère t'a appris à dire bonjour ? ». Son cousin Julien lui tendait les bras « Je te prête ma pelle, on va faire un château ».

Elle arrivait là pour les vacances ; en fait, elle venait d'entrer dans sa nouvelle famille. Il avait dû se passer quelque-chose, c'était comme une pesanteur diffuse ; sa mère était restée à Clermont-Ferrand où elles habitaient alors mais elle avait compris, à mots couverts, qu'elle ne s'occuperait plus d'elle, qu'elle ne le devrait plus, qu'il ne fallait plus en parler.

Ce jour-là, ils avaient bâti avec Julien, leur premier château de sable. Un petit blond teigneux les avait rejoints pour le plaisir de piétiner l'ouvrage. « Laisse donc jouer ton frère », avait hurlé tante Aline ; et c'est ainsi qu'elle avait fait la connaissance d'Arnaud, l'aîné des cousins.

Les images lui reviennent en vrac, comme des séquences de vie qu'elle aurait filmées dans le désordre, sans jamais les monter. La salle à manger de la villa, austère comme un parloir ; ça empeste l'encaustique. Il y a un taureau en bronze sur le buffet. Ils aimeraient y jouer, les jours de pluie, mais l'accès leur en est interdit. À table, on ne dit pas grand-chose. Tante Aline, en apportant ses plats, déplore le coût de la dépense et peste contre la malhonnêteté des commerçants. L'oncle attend la fin du déjeuner pour poser sa veste. Il allume une gitane et se plonge dans la lecture de la Vie Catholique. Commence alors l'interminable attente du départ à la plage.

La marée a commencé sa descente ; elle va pouvoir arpenter la grève par le nord. En été, aux heures fraîches, la mer et le sable se fondent à l'horizon dans une vibration brumeuse. C'était en quelle année ? Elle ne sait plus très bien, ce jour là, Arnaud avait emprunté la voiture de ses parents pour rejoindre des amis au club nautique de Longarisse. À cette époque, les deux frères s'entendent bien, mais à distance. À dix-huit ans, Arnaud est tous feux tout flammes. Des amis, beaucoup d'amis et quelques filles de passage, sans trop s'y attarder, les sentiments viendront plus tard. Julien reste

plus à l'écart. Aux virées tapageuses d'Arnaud, il préfère la traversée solitaire, en canoë, du petit canal qui relie les deux lacs de Carcans et du Moutchic ou, le soir venu, sur la dune derrière la villa, la contemplation des étoiles pendant de longues heures, quand les Perséides font tomber du ciel leur pluie de météores.

Ce matin-là, Julien lui a fait découvrir son jardin des dunes.

— Aglaé...

Elle s'est retournée, surprise.

— Pourquoi m'appelles-tu Aglaé ? Lucie, tu n'aimes plus ?

— Lucie, c'est bien pour la lumière. Mais je préfère Aglaé. C'est le surnom que les grecs donnaient à une jeune fille quand ils la trouvaient plus belle que toutes les autres.

Ils ont escaladé la dune et Julien lui a raconté ses pavots et ses oyats, il lui a montré les coquelicots de sable, barbouillés de jaune, regarde ces immortelles, disait-il, approche-toi pour les sentir, elles sont parfumées au curry, là ce sont des raisins de mer. Il lui a pris la main pour l'aider à franchir un roncier et ils se sont retrouvés dans la pinède, près d'un blockhaus disloqué. Dans la touffeur des résines.

— Dis-moi, Julien, pourquoi tes parents m'ont-ils éloignée de ma mère quand j'étais petite,

pourquoi m'avoir interdit, pendant des années, de la revoir ?

La question lui revient maintenant brutalement en mémoire, elle pourrait retrouver sans effort, l'intonation tremblante, angoissée de sa voix.

Julien, n'avait pas bronché.

— Tu vois ces petits pots de terre cuite ? disait-il, autrefois, on incisait le tronc des pins. C'était comme une plaie ouverte pour laisser couler la résine.

— Tu ne m'as pas répondu.

— Si on ne t'a rien dit, c'est peut-être parce qu'il était difficile d'en parler. De toute façon, on n'a jamais été bavards dans la famille, tu as dû le remarquer. Ta mère a fait un gros scandale, enfin, c'est ce qu'on a dit. Une liaison dégradante — c'est ce que j'ai entendu —. Il y a eu un enfant et tout le tapage qu'on peut imaginer. Tu vois d'ici mon père, avec son devoir, sa morale, sa droiture... Il paraît qu'il a étouffé l'affaire. Je crois même qu'il est intervenu pour que l'enfant ne soit reconnu de personne et soit déclaré sous un nom d'emprunt. À partir de ce jour, il a considéré que ta mère était la honte de la famille et il n'a plus voulu en entendre parler. Comme si elle avait tué sa mère pour coucher avec son père ! Julien s'était retourné : tu vois, avait-il ajouté dans un grand éclat de rire, on aime la tragédie, dans notre famille !

Elle a retrouvé le passage dans la dune et le blockhaus. Les pots en terre cuite ont disparu mais les anciennes blessures saignent encore sur l'écorce des pins. Mon dieu, cette révélation de Julien ! Frappée de plein fouet. Trop violent, sur le coup. Elle était restée là, interdite, stupéfaite. Puis peu à peu, au fil des jours, s'étaient insinués l'effarement et la honte. Comment avait-elle pu rester indifférente, pendant toutes ces années, au sort de sa mère, pourquoi ne s'était-elle jamais posé plus de questions sur le mystère qu'on avait laissé peser sur son exclusion de la famille ?

Le rire de Julien avait fait voler en éclats cette mémoire interdite. Il lui avait ouvert la voie du chagrin. D'un chagrin immense. Puis, peu à peu, le goût de la dérision, de l'insolente dérision. Elle suffoquait de rage en découvrant l'arrogance pitoyable de ses tuteurs et le droit qu'ils s'étaient arrogé de faire souffrir.

Le noroît a fait relâche et le bleu s'est glissé dans le ciel. Elle remonte le boulevard de la plage pour aller déjeuner à l'Étoile d'Argent. On venait là, au quinze août, pour l'anniversaire de tante Aline. Il y a deux ans, ç'avait été la dernière fois. À partir de là, tout s'était enchaîné. Jusqu'aux derniers événements.

Arnaud avait profité de la circonstance pour présenter sa fiancée. Lucie avait très vite senti la détestation de sa tante pour cette fille de commerçants aisés du Limousin. Ces gens-là ont de la galette, disait-elle avec férocité, mais ils n'ont aucune classe. En vérité, tante Aline avait secrété son fiel, dès la première heure, quand elle avait compris que cette garce allait lui voler son fils aîné.

L'oncle Édouard avait moins de complexes aristocratiques. Ces gens-là n'étaient que des commerçants fortunés, mais le grand père épicier avait fait plus que son devoir pendant la Grande Guerre, méritant pour sa petite fille, une éducation prestigieuse à l'École de la Légion d'Honneur. L'oncle était rassuré. Son fils Arnaud, élevé chez les jésuites, sorti major de sa promotion d'École d'ingénieurs, allait épouser une jeune fille qui avait porté l'uniforme et avait donc appris à marcher droit. Le père de la promise offrait lui aussi toutes les garanties de la droiture. Bien introduit dans le milieu des gens convenables, à la Chambre de Commerce et au Rotary, il avait ses entrées à la Préfecture et affichait volontiers ses convictions de chrétien engagé, avec des responsabilités importantes au sein du scoutisme, ce qui lui avait valu le privilège, à cinquante-trois ans, d'être sur les quais de Seine, jambes nues et pantalon de velours côtelé, pour accueillir le pape, lors de son passage à Paris.

Quel mariage ! Des trombes d'orgue dans la cathédrale et la foule des grands jours. Le rassemblement de tout ce que la ville avait de plus élégant et de bien né, pour le grand mariage de l'année, disait-on. Le Préfet, le Colonel du quatrième Chasseurs, le Maire, le député Masfranc, le Vicaire Général, représentant l'Evêque, le Président de la Chambre de Commerce, le Conservateur des Monuments Historiques, le doyen Lescarin, président du Tribunal de Grande Instance, le Directeur Général de Carpoux & Cie, le Président de l'Ordre de la Chambre des Notaires, le Professeur Destrée, chirurgien en vue, le professeur Ladurée, grand accoucheur de la ville, et les autres, tous ceux qui avaient un nom étaient là. Elle revoit encore ces jeunes gens en chemise de soie et lavallière, qui bafouillaient au micro du Péguy et du Tagore. Au moment de la grande émotion, au moment du oui et des promesses de fidélité, il y eut le clappement des fermoirs de sac et la sortie des mouchoirs, pour le recueil de quelques larmes. Il y eut des mots, beaucoup de mots qui semblaient tomber du ciel avec leur écho cathédrale, « j'aurais beau posséder le don des langues », « si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien », répondait l'écho, « que Dieu ne défasse pas ce que l'homme a uni, les enfants seront la fierté de votre maison, amen ». À la sortie, plein soleil sur le parvis ; on plissait les yeux pendant qu'une meute de louveteaux répandait sur les nou-

veaux mariés une pluie de pétales de roses et de grains de riz.

La réception a été organisée dans les dépendances d'une ancienne abbaye proche de la ville. Julien a proposé à Lucie une place dans sa voiture.

— Je te présente Norbert, lui a-t-il dit, un ami. Et voici Lucie, ma jolie cousine.

Le garçon lui a souri et l'a embrassée. Elle a remarqué les mains fines et les yeux verts. Il est très beau.

Des torches de résine balisent le pavage jusqu'à l'entrée du logis où les premiers invités se sont regroupés au pied d'un grand cèdre bleu ; un maître d'hôtel en livrée et plastron de velours, distribue les premières coupes. Des musiciens sont installés sur une terrasse à balustres et jouent la « *Petite Musique pour les Soupers du Roy* ». Sourires convenus et chuchotements, on se cherche, on se retrouve, on se guette, on picore, on sirote. Où est donc passé Julien ? Il avait l'air un peu perdu, ce soir, comme s'il boudait le mariage de son frère.

Petit attroupement à l'entrée des anciens chais. On y embrase des chandeliers sur les tables du dîner ; la famille compte son monde. La tante porte une robe écrue et un foulard vert pâle. Plus

loin, l'oncle, tout raide dans sa redingote, comme un oiseau fier et très seul, avec son col cassé et son gilet ivoire. Le bruissement des couleurs, des mouvements et des voix, des rose pâle, des rubans de satin plissé et de l'organza noir, des panamas, des bibis de laine fuchsia, des feutres de velours, parfois l'éclat ou la surprise d'un regard, au passage, du carmin ou de la nacre sur les bouches, des bouches ordinaires et sans histoire, des petites bouches sans appétit aux lèvres serrées, trop serrées sur des humeurs tristes, ou des lèvres sensuelles, celles qui réveillent les désirs, le méli mélo des conversations, des choses dites ou murmurées, avec ou sans éclat, avec ou sans rire, des choses entendues et mal entendues, papotages, ragots, papillonnages, tout cela fait des bulles dans les coupes et dans les yeux. De quoi parlaient-ils ? Le Préfet et le chirurgien, qui était le troisième homme ? Et la tante, que disait-elle ? L'oncle s'était réfugié sur une banquette, à l'entrée du chai ; il observait sa femme, potinant dans sa robe fourreau près du cèdre bleu, au milieu d'une oisellerie de chapeaux. Une endive ! Voyait-il cela ? Oserait-il dire à sa femme qu'il lui avait trouvé, ce soir, un profil d'endive ? Le temps avait tellement fraîchi depuis la naissance de cet enfant qu'ils mariaient en grande pompe. Il avait dû aimer la jeune fille rencontrée en fac de Droit mais peut-être s'était-il lassé, sans même s'en rendre compte, de celle qui

était devenue la femme très en vue du notaire de Riom. Et elle, comment en était-elle arrivée là ? Les amours sont parfois capricieuses, sensibles aux variations saisonnières. De là à coucher avec son jardinier ! Une endive... Son air délavé, l'été dernier, quand elle s'était rendu compte que son mari savait. Mais tout le monde savait. Pendant que lui et son clerc gribouillaient sur papier timbré des histoires minuscules, partage d'une parcelle de terre, un hectare, dix ares, cinquante centiares, contrat de mariage sous le régime de la communauté réduite aux acquêts, vente de la nue propriété, misérables parcelles de vie, quart de l'usufruit, jouissance pour un quart seulement ... sous seings privés, par devant M^e Verdier, notaire à Riom... l'endive ! Pendant qu'il soussignait par devant, celle-là vivait sa vie par derrière, ses seins n'étant plus privés du tout, devenue la nue propriété du premier venu, son jardinier, l'amant de l'endive Chatterley, un rustre qui transpirait beaucoup, avec du noir sous les ongles, elle aurait pu séduire le Préfet ou le colonel du quatrième Chasseurs et, pourquoi pas, le Conservateur des Monuments historiques, elle serait restée dans son rang. Lui pardonnerait-il jamais une telle faute de goût ?